



KALAKUTA REPUBLIK

ENTRETIEN AVEC SERGE AIMÉ COULIBALY

Vos créations sont très souvent saluées pour leurs connexions directes avec ce que vit la société burkinabé. Un événement particulier a-t-il donné naissance à cette pièce ?

Serge Aimé Coulibaly : En 2014, une nouvelle révolution a éclaté au Burkina Faso. Le peuple refusait un énième changement de constitution qui aurait permis au chef de l'État, Blaise Compaoré, de se représenter pour un cinquième mandat. Il avait déjà passé 27 ans au pouvoir. La jeunesse et les artistes étaient des acteurs clés de cette révolte. Mais nous voulions beaucoup plus qu'un simple changement, nous réclamions l'espoir. La corruption était telle qu'il était impossible d'entreprendre quoi que ce soit sans être proche du pouvoir. Aujourd'hui, même si les dirigeants qui nous gouvernent sont toujours les mêmes, les verrous ont sauté, les gens sont vigilants, prêts à défendre leurs droits. Dans ce contexte, de mon point de vue, il est important qu'un artiste soit politiquement et socialement engagé.

Seraient-ce ces convictions qui vous ont donné l'idée de faire un spectacle à partir de la musique de Fela Kuti, porte-voix de la contre-culture et de la résistance nigériane ?

J'ai tout de suite établi un parallèle entre ces événements et la musique contestataire de Fela Kuti. Dans toutes mes pièces, j'ai utilisé au moins une de ses chansons. Pour cette création, j'ai décidé de totalement m'inspirer de lui. Il y a deux ans, quand j'ai commencé mes recherches, je ne connaissais que le mythe Fela. Je suis alors parti sur ses traces au Nigeria afin de me frotter à sa réalité, au monde dans lequel il a vécu en visitant les lieux de sa vie, en rencontrant une partie de sa famille. Ce voyage m'a aussi permis de me libérer, de prendre de la distance avec cette figure mythique. J'ai également accumulé des sources, notamment sur les influences musicales de Fela Kuti : son amour pour le jazz et John Coltrane, son regard sur la rumba congolaise... Sur ses influences politiques aussi, il était proche du *Black Panthers Party*. J'ai plutôt essayé de comprendre les mécanismes qui ont fait que cet homme est devenu un artiste révolté et engagé. Fela Kuti ne faisait pas de concessions. Quelles que soient les menaces qui pesaient sur lui et sa famille (sa mère a été assassinée à cause de ses prises de position), il a toujours critiqué le pouvoir en place, l'armée. C'était un homme courageux et jusqu'au-boutiste. Ce trait de caractère a inspiré cette création qui expérimente une danse directe, violente, qui ne s'arrête jamais. Ce que je cherche à voir ici, c'est un danseur qui capte mon attention, me donne l'impression de parler avec son corps, sans jamais s'arrêter, car c'est de ce mouvement sans fin que naissent le récit et l'engagement chorégraphique de la pièce. Fela est aussi un prétexte pour parler de ma condition d'artiste aujourd'hui ; de la raison de l'existence des artistes. Pourquoi crée-t-on ? Pour qui ? Quelle est la nécessité de notre métier ? Quel est son pouvoir réel sur la société ?

Ces questions se retrouvent-elles également dans le traitement de la musique de Fela Kuti qui est complètement réinterprétée dans la seconde partie de votre spectacle ?

Effectivement, il y a deux ambiances musicales dans la pièce. La première repose sur les musiques originales de Fela. La seconde est une création de Yvan Talbot. J'ai passé plus d'un an à écouter la discographie de Fela Kuti. J'ai ensuite choisi certains titres que j'ai utilisés en répétition. Là, les choses se sont précisées. J'ai eu envie de créer d'autres ambiances. J'ai donc commencé à travailler avec Yvan Talbot, un compositeur, en lui demandant de remettre Fela au goût du jour. La musique d'Yvan est festive, populaire, elle donne envie de danser mais elle est aussi violente comme peut être le hard-rock. Elle possède un certain brin de folie aussi.

Au début de la pièce, les interprètes sont immobiles. Vous les réveillez en quelque sorte à la manière d'un chef d'orchestre qui cherche à mettre sa musique intime en œuvre. Une musique qui finit par lui échapper... Comment avez-vous travaillé avec vos danseurs ?

Ce jeu d'orchestration est en réalité un jeu de pouvoir. Au départ, les spectateurs voient quelqu'un qui essaie d'organiser une bataille, mais ils se rendent très vite compte que les choses lui échappent. C'est un clin d'œil à la solitude de l'artiste qui croit souvent changer le monde mais ne change que celui qui est autour de lui ! Pour cette pièce, j'ai d'abord réuni une partie de l'équipe de ma pièce précédente, *Nuit blanche*, car j'avais déjà commencé à explorer avec eux un vocabulaire de l'ordre de la communication directe que je voulais continuer d'expérimenter. Puis les autres interprètes sont rapidement venus nous rejoindre.

Nous avons répété en partie à Bruxelles, à Lyon, à Ouagadougou mais aussi à Bobo Dioulasso, ma ville natale, où j'ai financé avec mes cachets un lieu ouvert à la création et à la jeunesse qui s'appelle Ankata que l'on peut littéralement traduire par « Allons-y ! ». Je leur ai demandé de me surprendre. J'ai toujours envie d'être surpris, c'est peut-être pour cela que je travaille beaucoup avec mes danseurs à partir d'improvisations, en leur posant des questions. Je leur ai demandé par exemple pour quoi, ou pour qui, ils seraient prêts à se sacrifier, ou pas. Mais quand je crée, j'ai aussi des choses bien précises en tête comme l'urgence qui a été un des principaux moteurs de la pièce. À quoi ressemble l'urgence physique du danseur ? Que veut-elle dire ? En tant qu'humain aujourd'hui, qu'est-il urgent de dire ? Comment doit-on agir, réagir ? À l'intérieur de tout cela, j'ai essayé de construire ma petite histoire. Ce qui a été relativement facile car cela fait déjà plusieurs années que j'ai envie d'expérimenter cet état physique de l'urgence à travers une danse faite de phrases assez simples mais qui ne finissent jamais. Car quand une danse ne finit pas, en quelque sorte elle crée l'histoire du monde.

Un monde en perpétuelle évolution où plusieurs réalités se superposent, comme semble le dire ce spectacle qui passe du noir et blanc à la couleur, qui fait intervenir des images et des textes... Cela donne un statut visuel et symbolique très particulier à la scénographie, comme semble le suggérer aussi le titre de la pièce, *Kalakuta Republik*, qui fait référence à Kalakuta Republic, le nom de la propriété de Fela Kuti située dans la banlieue de Lagos (aujourd'hui transformée en musée). Comment avez-vous conçu l'espace physique de la pièce ?

Pendant six mois, j'ai travaillé avec ma scénographe et ma vidéaste pour créer des ambiances. Mais le décor a évolué car nous l'avons testé en répétitions. Nous avons essayé de créer un lieu qui pourrait être futuriste, un *no man's land*, un lieu totalement indéfini. Un lieu capable de faire apparaître des images du monde mais aussi de notre avenir. La première partie, en noir et blanc, c'est le monde d'aujourd'hui, la peur, la violence, l'indifférence qui nous rattrape constamment. Elle nous rappelle que tout est lié, que ce qui se passe loin de chez nous peut avoir un réel impact sur notre vie. La seconde partie, en couleur, raconte un peu la laideur du monde parce que nous sommes dans un lieu de décadence. C'est un révélateur de la laideur du monde, de son absurdité, de sa folie. C'est un lieu intime où l'on est en quelque sorte rattrapé par la brutalité du monde. Passer du noir et blanc à la couleur, c'est aussi une fantaisie artistique et esthétique. C'est une des marques de l'évolution de l'histoire, comme celle du cinéma et de la télévision. C'est également une métaphore pour dire que les situations de guerre sont aussi porteuses d'espoir. Pour cette scénographie, nous nous sommes surtout inspirés du Shrine. Ce lieu était un temple où Fela priait avec ses spectateurs mais aussi une boîte de nuit où il donnait ses concerts. C'était à la fois un lieu où résonnent l'espérance mais aussi la laideur du monde ; un lieu propice à l'éveil des consciences politiques. Les murs du Shrine étaient couverts de phrases, de mots, d'images aussi. Les textes projetés sur scène sont une combinaison de phrases qui auraient pu être dites par Fela, ou par le philosophe slovène Slavoj Žižek. Ce ne sont pas des vérités, mais des idées qui dérangent. Ces phrases n'apaisent pas, elles provoquent, invitent à la réflexion. Elles engagent comme les images d'archives que nous utilisons : des images de la NASA où l'on voit l'action des drones américains, des scènes de destructions, des foules qui marchent, déplacées par les guerres. Il y a toujours, quelque part, des gens qui marchent vers un avenir qu'ils espèrent meilleur. Pour moi, la marche, c'est la marche du monde, la nature de l'humanité. Ce qui est formidable dans la marche, c'est qu'elle porte en elle la capacité de transformer le monde. La marche est transformation : les marcheurs qui arrivent dans un pays participeront à la construction de ce pays pour longtemps. C'est la réalité de l'humanité, son espoir. Et aussi le sujet de la pièce qui est une sorte de marche, de transe, sans fin.

Propos recueillis par Francis Cossu



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17